



Gilles FALISSE

Sculpter pour exister

Interview et texte : Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Son monde à lui est peuplé d'animaux. Enfant, il les imaginait déjà sur le toit de son école. Cela fait trente ans qu'il les sculpte avec passion et qu'il rêve de les voir rassemblés dans un musée. **entrées libres** a rencontré ce Noé contemporain qui regroupe en son arche fantastique créatures du passé, faune en voie de disparition et bestioles familières.

Vous avez mis un certain temps pour vous « autoriser » à vivre (de) votre passion artistique...

Gilles FALISSE : Tout gamin, j'étais déjà en train de faire des montages, des sculptures en terre (avec de la glaise qu'on trouvait à flanc de colline), toutes sortes de bricolages dans le jardin, dans le garage, dans le bois derrière chez moi. L'art, la création, c'était quelque chose qui ne me lâchait pas l'esprit, mais je me suis retrouvé bloqué à travailler dans l'entreprise familiale.

Pendant cinq ans, j'ai vendu des cuisines en Flandre. Le soir, je n'arrivais pas à dormir,

je faisais de la peinture, j'écoutais de la musique, surtout Jacques Brel, dont je savais qu'il avait quitté la cartonnerie familiale pour pouvoir chanter. Il a, en quelque sorte, été mon modèle pour prendre ma liberté. Durant l'été 1989, j'étais en vacances en Bretagne et j'ai eu un accident de moto avec un copain. J'ai été obligé de porter une minerve rigide pendant plusieurs mois. C'était incompatible avec mon activité de représentant, et je n'ai donc plus pu travailler. Ça m'a donné la motivation nécessaire pour envoyer ma lettre de démission. J'ai pris une chambre de bonne à Liège et j'ai commencé à sculpter à plein temps.



Vous avez d'autres centres d'intérêt : peinture, musique, inventions pour lesquelles vous avez été primé à plusieurs reprises...

GF : J'ai fait plein de choses, mais je pense que je dois me concentrer sur ce que je fais de mieux, à mon sens, et ce qui me plaît le plus, même si aujourd'hui, c'est de plus en plus difficile d'en vivre. Je me diversifie dans mes créations. D'abord, tout ce zoo avec des objets de récupération, puis avec des pierres, puis j'ai commencé à faire des pièces en bronze à partir de mes pièces en pierre, comme le cheval et son jockey grande nature que j'ai exposé notamment à Londres, au Royal Ascot.

Vous avez créé un véritable bestiaire...

GF : C'est le 3 janvier 1990 que j'ai commencé à réaliser des animaux avec des objets de récupération. J'ai appelé ce bestiaire le *Zoologilles*. Mes premières pièces, c'était une série de squelettes de dinosaures ou d'animaux disparus, des squelettes synthétisés, avec des coudes de plomberie, des plats métalliques et des pièces de provenance diverse : une chaîne dont les maillons forment la colonne vertébrale, des clous pour les

dents, etc. Je rappelle que j'ai commencé à faire des dinosaures cinq ans avant que Spielberg n' imagine son *Jurassic Park* !

J'allais à l'époque à l'Aquarium-Muséum de Liège, au Musée de Tervuren ou à l'Institut des Sciences naturelles de Bruxelles, faire des croquis des animaux et des squelettes ; je rentrais chez moi et je concevais la pièce à ma façon, mais souvent de la même taille que l'original. J'ai réalisé ainsi un mammoth, qu'on peut voir à Esneux dans une exposition sur le néolithique, ou un squelette de baleineau, qui fait 9 mètres de long. Ces sculptures ont été exposées à l'Institut des Sciences naturelles de Bruxelles, place Cathédrale à Liège, à l'aéroport d'Orly-Sud, etc. Ces années-là, je travaillais dans le jardin de mes parents avant de trouver un atelier à Liège, puis dans cette propriété où je suis depuis 25 ans.

Combien de pièces avez-vous réalisées ?

GF : J'ai réalisé 1500 sculptures en 30 ans ! Ça ne m'intéresse pas de faire deux fois la même chose. Ce que j'aime, c'est faire ce que d'autres n'ont jamais fait. Quand j'ai commencé le *Zoologilles*, personne ne faisait ça. Après les animaux préhistoriques, en 1999, j'ai embayé sur des sculptures plus « en chair et en os » dont la forme était synthétisée. La première pièce que j'ai réalisée, un loup, avec des galets enserrés dans des barres de métal, m'a pris une après-midi. Celles que je réalise maintenant sont de plus en plus élaborées, sophistiquées. La dernière, en bronze, m'a pris deux ans.

Pourquoi avoir fait des animaux vos sujets de prédilection ?

GF : Le monde animal m'a toujours fasciné, et je le vois malheureusement s'éteindre à grands pas. Que font les gens qui ont le pouvoir de décider ? Va-t-on attendre que tout disparaisse pour intervenir ? On vit sur une planète extraordinairement belle et on utilise trop souvent son intelligence pour tout détruire, alors que nous avons une capacité de réflexion. C'était, en quelque sorte, déjà une démarche écologique de ma part d'utiliser des objets de récupération pour (re)créer ce monde. C'était à la fois pour mon plaisir et pour sensibiliser, aussi, les gens à la cause animale.

J'aurais souhaité créer un musée des sciences naturelles à l'instar de celui de

Bruxelles, mais uniquement avec des animaux réalisés en pièces de récupération. Il existe, mais disséminé un peu partout dans le monde, notamment dans des collections privées ou à Taïwan, au Musée des Sciences naturelles de Taichung, où sont exposées bon nombre de mes œuvres. Certaines personnes ont des millions et ne créent rien. Moi, avec rien, je crée un nouveau monde !

Dans beaucoup de vos sculptures, on peut observer un traitement tout à fait particulier du mouvement. Elles en apparaissent presque vivantes...

GF : Il y a des choses qui ne s'expliquent pas. Il faut croire que j'ai ça dans le sang ! Quand j'étais gamin, en maternelle, je voyais sur le toit de l'école des animaux extraordinaires. J'ai toujours eu énormément d'imagination. Cyrano de Bergerac – le vrai, pas le personnage d'Edmond Rostand – se représentait l'imagination et la mémoire comme deux rivières, l'une l'emportant forcément sur l'autre. Pour ma part, j'ai certainement plus d'imagination que de mémoire ! Je suis né pour faire ce que je fais, comme d'autres sont nés pour faire de la musique ou écrire.

Il vous arrive régulièrement d'accueillir des classes chez vous. Comment serait l'école de vos rêves ?

GF : On y travaillerait une demi-journée, et l'autre demi-journée on ne resterait pas enfermés, on s'épanouirait à l'extérieur, à faire des choses intéressantes. Quand j'accueille des élèves chez moi, je leur fais découvrir mon univers. Ils circulent partout, dans la maison, le jardin. Ils sont fascinés par ce qu'ils voient, notamment les matériaux qui sont utilisés.

Les enfants sont très intéressés par l'art et la beauté. C'est vraiment important qu'ils aient l'occasion de voir de belles choses. Ça leur donne une image positive du monde. Quand ils vous disent ce qu'ils pensent de ce qu'ils voient, ils ne mentent pas, ils sont spontanés ! C'est leurs réactions et l'enthousiasme des gens quand ils découvrent mes sculptures qui me font tenir, qui me donnent envie de continuer, malgré toutes les difficultés. ■

Gilles FALISSE prépare actuellement une importante exposition. Pour en savoir plus, n'hésitez pas à consulter son site dans les mois qui viennent : www.falisse.net



Photos : Marie-Noëlle LOYENFOSSE